Le poisson-scorpion [Nicolas Bouvier]

Autor(en): **Dubuis, Catherine**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **- (1982)**

Heft 630

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NOTES DE LECTURE

Journal d'une dépression

Ceylan, 1954; Nicolas Bouvier est seul, malade, fauché. Près de trente ans plus tard, il se souvient de cette année terrible, et ça donne un livre magnifique[1]. Livre ciselé comme un bijou, étrange comme une amulette, précis comme la formule d'un exorciste. Le néant, c'est l'informe; pour le conjurer, il faut lui donner forme, dit l'auteur. Cette forme naît de l'indicible alchimie des souvenirs, humour et désespoir mêlés.

Les acteurs de cette comédie tragique sont multiples; cela va des maléfices aux insectes fascinants, en passant par quelques havres: Circé la Magicienne, épicière de son état, énorme déité protectrice qui trône derrière ses sacs à l'odeur surprenante; le Père Alvaro, Jésuite revenant, mince forme lévitante et tutélaire; le dispensaire, où Nicolas l'errant, le mal aimé, le mal fichu, rencontre la fraternité et l'admiration encombrantes de ses compagnons de misère.

L'épique, dans ce livre, est minuscule; mais le regard halluciné de Nicolas Bouvier lui donne ses vraies proportions: voici le combat sans merci des termites en rut et des fourmis qui les guettent et les dévorent en plein accouplement. Voici le poisson-scorpion qui déploie ses nageoires envenimées et superbes, tel un guerrrier d'Homère brandissant son bouclier. Voici encore l'errance, épopée dérisoire et pourtant nourrie des plus énormes désirs humains, de deux personnages en quête d'une «maison» accueillante, mirage tôt évanoui dans la nuit maléfique.

Journal d'une dépression magnifique, serait-on tenté de dire. Mais on ne joue pas avec ces choses-là. Nicolas Bouvier ne joue pas, il crée. Si vous voulez savoir comment un homme enlisé dans la solitude et la maladie, frôlé par la folie, transforme cette boue en or, lisez ce livre.

Catherine Dubuis

[1] *Le Poisson-scorpion*, B. Galland/Gallimard, Vevey/Paris, 1981.

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Militaires recyclables

... Ou bien le *Si vis pacem, para bellum* est une sinistre plaisanterie! (voir DP 629).

Tout au moins, il méconnaît gravement deux aspects de la question:

— Il n'est pas certain qu'à préparer la guerre, on continue de vouloir la paix. Il n'est pas certain que des hommes dont on a fait des «troupes de choc» soient sans autre reconvertibles en citoyens paisibles. Il est encore moins certain que leurs chefs se plient facilement au jeu démocratique.

Parlant de l'Iliade et de l'Odyssée, André Bonnard se plaisait à imaginer les héros de ces deux épopées transportés au XXe siècle: d'un côté Ulysse, qui tout aussitôt devenait diplomate, financier, homme d'affaires, chargé de la publicité d'une multinationale, etc.! De l'autre, Achille, qui à la rigueur aurait pu devenir colonel de blindés...

Admettons toutefois que ce premier aspect ne concerne pas la Suisse.

— Il en est un second: *para bellum* met l'accent sur les moyens *militaires*. Or, au vu de «l'épouvantable tableau» dressé par Joseph de Maistre (DP 629), on peut penser que ces moyens ne sont pas l'essentiel, même dans la perspective de la guerre. A cet égard, le parallèle que l'on a coutume de faire entre les années 38-39 et les années 80 est fallacieux.

Les Soviétiques sont, si l'on veut, pires que les nazis, mais ils sont différents. Plongeon dans le cynisme: Hitler avait une grande «vertu», c'était un homme parfaitement désintéressé, inaccessible à «l'intérêt bien entendu»; en un sens, fort *idéaliste*, si l'on entend par là que pour lui, l'idéologie l'emportait sur toute considération raisonnable.

Les Soviétiques tout au contraire. Il paraît évident qu'ils se moquent de la «révolution mondiale» comme de leur première culotte, mais poursuivent très raisonnablement une politique d'expansion impérialiste qui est celle de la «Russie éternelle». Hitler était un «fou»; les dirigeants russes calculent au plus près et ne prennent presque aucun risque — n'agissant qu'à coup sûr, ou alors quand ils sont ou se croient être le dos au mur. C'est ainsi qu'ils interviennent en Afghanistan, où d'une part la gabegie régnait depuis longtemps et parce que d'autre part ils avaient l'espoir raisonnable et qui s'est vérifié qu'on les laisserait faire. C'est ainsi qu'ils font pression sur la Pologne, qui se trouve dans une situation d'instabilité endémique, due entre autres à un état de misère endémique.

Ainsi donc, la première préparation à la guerre est dans la lutte contre la misère et contre les trop grandes inégalités sociales. Ce qui menace la paix et ce qui nous menace, ce sont les deux millions de chômeurs français, les trois millions de chômeurs britanniques, les 5, 6 ou 8 millions de chômeurs américains; ce sont les maîtres secondaires italiens, dont le salaire culmine à 925 000 lires par mois, c'est-à-dire 1500 francs suisses au plus. («Espresso» du 24.1.82.)

*

A propos: Irez-vous à la conférence donnée par Arno Stern (le 26 mars, à 20 h. 30, à la salle de l'école des Eaux-Vives, à Genève), spécialiste de l'éducation créatrice (par la peinture)? C'est aussi une manière de vouloir et de préparer la paix!

J. C.